Document generated on 07/15/2025 2:30 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Hans Christoph Buch
Le réel merveilleux

André Desîlets

Number 33, October–November 1988

URI: https://id.erudit.org/iderudit/20089ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Desîlets, A. (1988). Hans Christoph Buch : le réel merveilleux. *Nuit blanche*, (33), 70–71.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Hans Christoph Buch
Le réel merveilleux

Songerait-on qu'il a fallu traduire en français l'un des romans récents les plus importants sur Haïti, et que ce n'était pas du créole mais de l'allemand? C'est pourtant le cas du** Mariage de Port-au-Prince **de Hans Christoph Buch qu'André Desîlets a rencontré pour nous.

Ceux qui n'ont pas compris le passé sont condamnés à le revivre.

Nuit blanche — Nonobstant votre nom** (Buch = livre) **qui semblait prédestiner à la publication, comment se sont faits vos débuts littéraires?

Hans Christoph Buch — Dès la parution de mon premier livre, un recueil de nouvelles, j'ai été intégré au milieu littéraire par l'entremise du groupe 47 et du Colloquium littéraire de Berlin, une sorte d'atelier d'écriture où les jeunes écrivains frayaient avec leurs aînés célèbres. C'est là que j'ai connu des gens tels Günter Grass, Uwe Johnson et Peter Weiss.

N.B. — Ce contact ne risquait-il pas d'être plus inhibant que stimulant?

H.C.B. — Je ne crois pas. J'avais alors une conscience développée — pour ne pas dire exagérée — de ma personne. Il faut aussi dire qu'à l'inverse de Paris ou New York, les écrivains à Berlin entretiennent des rapports familiers entre eux. On se rencontre dans les bars et l'on passe des nuits à discuter. Ce type de bohème littéraire est, à mon sens, très important pour la littérature.

N.B. — Au milieu des années 60, c'est le glissement progressif vers la critique...

H.C.B. — Oui, et c'est le mouvement étudiant qui en a été la cause et le moteur. À ce moment, je terminais un doctorat en histoire littéraire et j'habitais avec Peter Schneider. Proches de Rudi Dutschke, nous participions de façon active aux manifestations et aux discussions théoriques: il nous importait de travailler la théorie marxiste et de sonder les fondements de la culture. Au même moment, Hans Magnus Enzensberger proclamait la mort de la littérature bourgeoise. Cette analyse théorique de la société, de l'histoire, de la lutte des classes et du rôle joué par la littérature à cet effet, tout cela est devenu partie intégrante de mon mode de pensée, même si maintenant je n'accepte plus les excès dont nous avons pu faire preuve à l'époque.

N.B. — Le critique regarde-t-il par-dessus l'épaule de l'écrivain quand il écrit?

H.C.B. — Non, ce deuxième regard vient de l'historien de la littérature. Mes livres sont truffés d'allusions à l'histoire littéraire et c'est un penchant que l'on me reproche parfois; je n'écris que rarement à partir du vécu immédiat.

Du pamphlet au roman

N.B. — Cet intérêt, vous l'avez concrétisé par la publication en 1976 d'une** documentation **historique intitulée** La séparation de Saint-Dominique. **En 1986, Grasset publiait la traduction d'un roman,** Le mariage de Port-au-Prince, **un titre qui fait écho à la célèbre nouvelle[1] de Kleist. De la séparation au mariage, quel est ce singulier parcours?

H.C.B. — La première œuvre est une analyse marxiste fondée sur des faits historiques. Lors de mon premier voyage en Haïti en 1968, j'ai découvert l'histoire de la révolution des esclaves et j'ai voulu en faire une pièce de théâtre dans le style ***Marat/Sade*** de Peter Weiss. La matière s'est révélée trop complexe et j'ai donc décidé, dans la foulée de la littérature documentaire qui jouait un certain rôle à l'époque, d'en faire une *documentation*. C'est ce qui m'a permis ultérieurement d'écrire un récit romanesque où se côtoyaient, sous forme de collage, divers documents historiques enchevêtrés à l'histoire de la famille de mon grand-père qui, jeune homme, émigra à Haïti et épousa une Haïtienne en secondes noces.

N.B. — Ainsi s'effectuait également la transition entre la littérature documentaire et la littérature romanesque...

H.C.B. — Notez que le passage s'était déjà esquissé dans mon livre précédent, ***Voyage au creux du désordre: journal d'un antinucléaire***, relatant la confrontation entre l'État, l'industrie et les citoyens. C'est une histoire profondément réelle et sa teneur m'interdisait tout procédé de fiction susceptible d'en désamorcer la dimention politique. De façon subconsciente, ce ***Journal*** constituait un pensum politique qui devait me permettre d'entreprendre en toute liberté une œuvre de fiction. Je ne tenais pas à faire un pamphlet après l'autre. Je pus donc entamer un projet qui me tenait depuis longtemps à cœur: un roman sur Haïti et ma famille.

N.B. — Ce roman,** Le mariage de Port-au-Prince, **est divisé en trois livres qui correspondent à des époques successives et autant de styles que vous maîtrisez avec un rare bonheur...

H.C.B. — À la manière d'Arno Schmidt, j'ai tenté à chaque fois d'écrire dans un style en équation avec l'époque donnée, soit la période napoléonienne, le temps de Bismark et enfin l'ère moderne jusqu'en 1968.

N.B. — En ce sens, vous témoignez de la tendance allemande actuelle qui consiste à évoquer, par le truchement de citations et de pastiches, une tradi-

Hans Christoph Buch

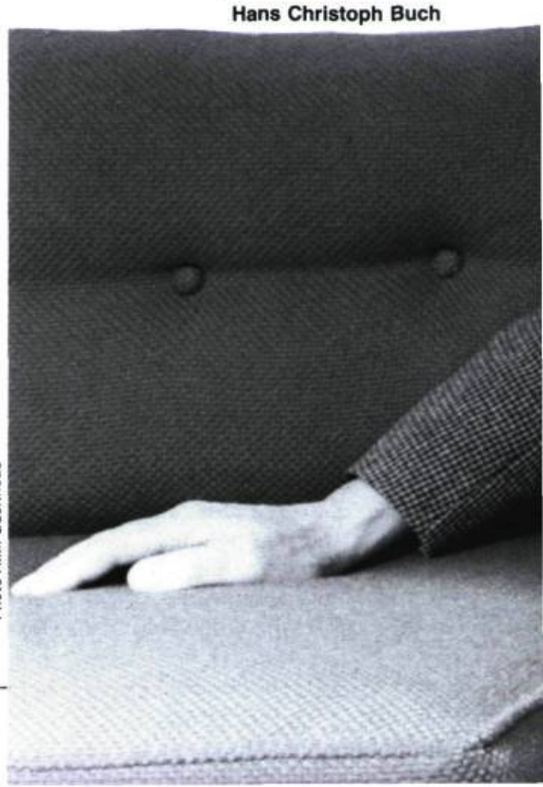

Photo A.M. Guérineau

tion littéraire, tout en articulant sur une trame personnelle un récit à caractère d'essai. Je pense ici à Otto F. Walter, à Hermann Peter Piwitt et à Peter Schneider. S'ajoute cependant chez vous une certaine magie et fantaisie à coloration latino-américaine qui fait songer à Gabriel García Marquez...

H.C.B. — Bien que personne ne veuille me croire, je n'ai jamais lu ***Cent ans de solitude***. C'est Alejo Carpentier qui m'a incité au *réel merveilleux*; il a écrit un des plus beaux livres sur Haïti: ***Le siècle des Lumières***, de même qu'une intéressante nouvelle: «Un empire de ce monde». Tout comme la tradition littéraire allemande, les rapports avec le roman latino-américain et l'histoire sont importants pour moi. Ce qui s'est passé avec la révolte des esclaves est un chapitre trop peu connu de l'histoire mondiale. C'est là qu'il faut aller chercher les germes de la révolution du Tiers-Monde, dont les conséquences commencent à s'esquisser à Cuba ou en Afrique du Sud, par exemple. Je ne verse pas dans l'optimisme du progrès ni dans le pathos de la révolution; je m'interroge plutôt sur la question du revirement d'une révolution en son contraire, sur la désillusion de grands espoirs politiques. Comment se fait-il qu'Haïti, premier État après les États-Unis à arracher seul son indépendance, se retrouve aujourd'hui le pays le plus pauvre et le plus arriéré de l'hémisphère? J'ai écrit un *roman* et il n'était pas question de hisser des drapeaux. Par delà l'ironie et la satire, le lecteur sentira néanmoins la solidarité avec les exploités.

N.B. — Haïti, c'est aussi un miroir?

H.C.B. — En effet. Je n'ai pas cherché à faire le portrait d'un monde lointain et exotique, mais à représenter un modèle où se reflètent sur un mode tragicomique les apories et processus de l'histoire européenne.

N.B. — C'est un caïman qui raconte l'histoire. Y a-t-il une signification précise au «Cric Crac» par lequel il ponctue le début et la fin de ses récits?

H.C.B. — Cette onomatopée est, en créole, la formule consacrée que les conteurs publics utilisent pour commencer les contes, les fables ou les légendes. Un autre symbole que j'utilise est une divinité vaudou du nom de Papa Legba. Il est gardien du seuil de la porte et du carrefour qui sépare l'empire des esprits de celui des vivants. D'ailleurs, les cérémonies vaudou commencent toutes par l'invocation: «Papa Legba, ouvri porte...»

N.B. — Vos personnages réapparaissent à différentes époques dans des circonstances réitératives, un peu comme le fait Ettore Scola dans son film *Le bal.*

H.C.B. — Très juste; en fait j'utilise à plusieurs reprises les mêmes noms pour mes personnages. Cela me permet de suggérer le caractère cyclique de l'histoire. Le lecteur a l'impression que le temps s'est arrêté, qu'une réincarnation a eu lieu. Je pratique un certain réel merveilleux pour dégager à travers le fantastique une réalité bien tangible. Mes personnages sont des caricatures, mon récit, un amalgame d'anachronismes; mais cette fiction constitue néanmoins un modèle de la réalité.

N.B. — Les têtes tombent chez vous, et la cruauté n'est pas absente...

H.C.B. — La citation mise en exergue de cette entrevue pourrait jeter une certaine lumière là-dessus, de même que le propos de Goya dans sa série sur ***Les horreurs de la guerre***, notamment: «Le sommeil de la raison engendre des monstres». En fait, j'aimerais qu'on comprenne mon livre comme un plaidoyer pour ceux qui n'ont pas eu droit de parole et qui furent victimes du revirement du Siècle des Lumières dans l'irrationnel. ■

Propos recueillis par André Desîlets

---

1. «Fiançailles à Saint-Domingue» d'Heinrich von Kleist, dans ***La marquise d'O...***, Phébus, 1976.

Les livres de Hans Christian Buch sont traduits en français par Nicole Casanova, ***Voyage au creux du désordre: journal d'un antinucléaire*** chez P.O.L. (1980) et ***Le mariage de Port-au-Prince*** chez Grasset (1986).